

dignes de son nom et de ses affections ; et, quant à M. Onimet personnellement, il a bien eu raison de publier ces fières paroles dans le *Journal de l'Instruction Publique* :

Le surintendant pourrait s'enorgueillir des succès de l'exposition scolaire à Paris : il préfère s'en autoriser pour réclamer quelque bienveillance de la part de la législature et du pays, lorsqu'il prêchera de nouvelles réformes.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

PAUL TAHOURENCHÉ, GRAND-CHEF DES HURONS

(Suite)

Je dis cela sans reproches et partant sans rancune ; car, galants au possible ont été les officiers anglais dans leur façon de vivre parmi nous. Qui a écrit quelque part que l'Anglais bien né est le premier gentleman du monde ? C'est bien cela, ici comme ailleurs. N'empêche qu'au Canada, il a, sans le vouloir peut-être, profondément altéré nos mœurs, nos goûts, nos sentiments, un peu notre langue, et détruit nos bons écus d'économie rustique par le dangereux exemple de sa prodigalité fastueuse. Il nous avait fallu cinquante ans d'un travail ardu, d'une vie mesurée, quoi qu'abondante, pour nous refaire des déprédations de Bigot et de la terrible secousse de la conquête, mais nous avions réussi. Nos terres étaient fermes sous nos pieds : on se bâtissait des maisons à lourdes assises, quasi des manoirs, dont un grand nombre sont encore debout ; on créait la patrie par le respect de l'héritage ; on glissait en même temps quelques pièces dans le bas de la *bonne femme*, pendant que le *bonhomme* en entassait de nombreuses, étoilées de *portugaises*, dans le double compartiment de sa tuque bleue. Après des courses étonnantes, des dissipations scandaleuses, après des guerres à fond, qui semaient le pays de morts et laissaient ainsi les vivants sans récoltes, sans pain—le peuple canadien se reposait, les pieds sur ses chenets, au feu seigneurial d'une haute cheminée—bénissant l'ombre de son clocher et ne rappelant les souvenirs de sa gloire que pour la mémoire du cœur, nulle ment par vanité ou ambition. Il en était là de son bonheur, lorsque la guerre de 1812 inonda nos rives paisibles d'une marée d'habits rouges qui remplit les villes et déborda sur les campagnes jusqu'aux extrêmes limites de la colonie. La mode, le luxe dans l'ameublement des maisons, dans les équipages, dans les habits, dans les dîners, arrivait sur leurs pas. De Québec, ils s'épandaient sur Sainte-Foye, Beaufort, la rivière Saint-Charles, et parfois jusque dans la Beauce. De Montréal, et de Saint-Jean, et de Chambly, ils dirigeaient le cours de leurs plaisirs, de leurs jouissances, vers la plantureuse vallée du Richelieu. Partout, nous étions séduits par l'éclat matériel de leurs larmes, par leurs libéralités, leur élégance et leur bon ton.

**

Mais, à ces beaux chevaliers, ne fallait-il pas des parcs de chasse, pour les soulager de l'ivresse de leurs succès de salon ? Certes ! et ils en trouvèrent d'incomparables dans le double territoire de la Gaspésie et des Laurentides, jusque-là réservés aux Hurons, qui retentirent bientôt de leurs bruyants hallalis !

De ce moment, le chasseur huron devint simple guide de chasseurs anglais. Il relève des *ravages* d'original, des pistes de caribou, des *ouaches* d'ours, des villages de castors, etc., non pour les surprendre lui-même, mais bien pour les vendre à ces brillants militaires qui vont les abattre avec des balles d'or, et qui font la vie si douce aux guides, qu'ils oublient, que, par ce servage déguisé, ils renoncent à leurs plus justes droits, et qu'ils aident à l'étranger à précipiter leur ruine par la destruction du gibier de leurs forêts. Ils étaient bien payés du plaisir ainsi procuré à ces chasseurs de haute volée. Se doutaient-ils qu'ils vendaient leur domaine pour une obole, leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles ? Se doutaient-ils

qu'un jour leurs enfants pleureraient cette imprudence : avec des larmes amères, les larmes de la faim, de la misère, et même de la honte ? Oh ! certes ! non, et l'on doit regretter que nos législateurs aient trop facilement consenti à les dépouiller de leurs droits de chasse, eux qui n'ont pas d'autres moyens de subsistance, à la demande de gens fortunés, qui ne recherchent dans cet exercice qu'une distraction à leurs loisirs ennuyés.

Au lieu de livrer pour un peu d'or la clef de leurs domaines, les Hurons eussent-ils, il y a cinquante ans, protesté contre les tentatives des Nemrods d'alors, ils auraient obtenu justice. Maintenant, de maîtres qu'ils étaient, ils sont devenus des serviteurs dans la *cabane* de leurs pères. Si la législation a tort de céder à des influences égoïstes pour leur enlever leurs privilèges, il faut avouer, toutefois, que leur légèreté lui a préparé des excuses.

**

Bref ! les grands animaux, l'original, le caribou, le wolverène, le castor, l'ours, la loutre, etc., les rois et les princes de la forêt, couvrent le cirque immense des Laurentides, s'étendant du Saint-Maurice au Saguenay, d'innombrables cadavres. On abandonnait les carcasses aux oiseaux de proie—lorsqu'elles auraient dû nourrir les familles de la tribu—et les vainqueurs, chargés de riches toisons et de *panaches*, venaient les jeter aux pieds de nos dames, qui, hélas ! applaudissaient à leurs exploits, sans se douter que, comme au temps des Césars, elles renversaient le pouce sur les Hurons, nos amis, victimes infortunées des plaisirs de ces nouveaux Romains.

**

Après un séjour de quelques années, les régiments nous quittaient, appelés ailleurs, mais aussitôt remplacés. On sait qu'il existait autrefois des régiments anglais composés en grande partie de fils de famille menant la vie à grandes guides—tandis qu'il y en avait d'autres qui pouvaient à peine suffire à leur entretien. Au départ des riches et à l'arrivée des pauvres, les balles d'or se changeaient en un *plomb vil*. Le goût de la chasse se perpétuait dans l'armée, mais les Hurons, au lieu de toucher un salaire généreux, avaient à lutter contre d'habiles et ambitieux rivaux. On voyait vite alors le fond de la *marmite* du festin. On prenait hardiment le chemin du bois, et la famille grignotait, pendant les longues semaines de la chasse, les os jetés sous la table de la veille.

**

Cet état de vie précaire peinait à *LaSnonkié*, la mère de François-Xavier ; et la première, parmi les Huronnes de Lorette, elle tenta de rallumer le feu du foyer éteint en l'absence des guerriers et des chefs ; elle créa une nouvelle industrie, en utilisant le poil d'original, le poil de crinière ou de hure et de l'épine dorsale, dans les agréments des articles de curiosités indiennes, pour remplacer le poil de *porc-épic* devenu rare et très-cher. Son succès fut complet. Elle fit une révolution dans les habitudes de la tribu et elle sut gagner promptement les faveurs du commerce. Une bonne année lorsque les chasseurs revinrent de leur expédition, ils trouvèrent pleine, chacun chez soi, la *marmite* ou la *chaudière* qu'ils avaient laissée vide. Cette industrie s'est continuée et se continue encore d'une manière assez active, nonobstant les lenteurs du marché. Maintes familles comptent sur l'aiguille plutôt que sur la chasse pour leur subsistance.

**

En écrivant une rapide biographie du grand-chef François-Xavier (Tahourenché), j'ai besoin de faire connaître les motifs, les raisons et les causes des variations de l'existence nationale de la tribu, et c'est pourquoi j'ai insisté longuement sur l'origine de sa première transformation de peuple chasseur en peuple industriel. Ces notes préparatoires expliqueront tout à l'heure le rôle de *Tahourenché*, à la fois chef, chasseur, commerçant, agriculteur,

etc., tout cela, au grand bénéfice et avantage de sa race.

**

Que n'ai-je songé à tracer ces lignes durant la belle saison ! Il y a de si épais, doux et voluptueux ombrages, auprès de la rivière de Lorette, où nous aurions pu nous asseoir, et passer doucement le temps en nous remémorant l'histoire de la tribu ! Pour avoir voulu faire une surprise à mon ami "le Grand-Chef," au jour de l'an, je me vois privé d'un agréable passe-temps, auquel l'hiver ne me permet que de rêver.

Puisque j'ai fait la faute, subissons-la ensemble au coin du feu. On s'y trouve bien et même très-bien parfois. Vous m'en diriez des nouvelles à pleine bouche, si vous aviez eu le plaisir de passer la *veillée des Rois*, avec moi, chez madame Vincent, la mère de notre aimable ami, l'abbé Prosper Vincent, unique prêtre huron et le neveu du grand-chef—et le frère du 2ème grand-chef, Philippe Vincent.

Un galant homme ne doit jamais causer de ses bonnes fortunes, je le sais, et toutefois, je ne puis me défendre de vous déclarer que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer, ce soir-là, les plus aimables amis du monde, et la bonne fortune d'apprendre que M. Vincent écrit lui-même, en ce moment, l'histoire de la tribu huronne. Je me fie à son cœur autant qu'à ses talents d'artiste et d'écrivain, pour déclarer à l'avance que le monument sera digne de la nation. Il m'offrirait de puiser à pleine coupe dans sa source de précieux renseignements, mais pour le moment, il me suffisait d'y remplir *mon petit verre*. Il va sans dire qu'on me l'a rempli à souhait, et du meilleur crû encore.

**

En 1821, lorsque François-Xavier avait onze ans, la Jeune-Lorette ne comptait que 137 âmes ; en 1824, la tribu se composait de 29 familles, parmi lesquelles le missionnaire reconnaît 70 communicants. Le village occupait alors le site qu'il occupe aujourd'hui. Inutile de le décrire, lorsque la photographie, par les soins habiles de M. Vallée, l'a vulgarisé avec le plus grand succès. Il se composait de quarante à cinquante habitations, à part la chapelle, construite en 1731, et le moulin qui existe encore, construit en 1731, par les soins des RR. PP. Jésuites, à même les revenus des terres des Hurons. Ces maisons étaient généralement bâties en bois, d'après un modèle uniforme, distribués sans ordre sur le plateau de la chute, où on en retrouve encore un assez bon nombre, les unes un peu restaurées, les autres tombant en ruines. Chacun avait son jardin de légumes et de fleurs, potager parfumé attendant à la maison. Potirons et citrouilles y avaient un grand renom pour leur gros-seur. On les voyait de tous côtés sur les clôtures, suspendus lourdement à leurs tiges courantes, comme des breloques à une chaîne de sûreté. On les vantait beaucoup alors comme on les admire encore du reste, pas les mêmes, bien entendu ; mais je crois que les filles valent bien les mères. A cette date de 1824, la tribu paraissait souffrante, la population diminuait. Pendant que, d'un côté, les officiers anglais ravageaient les plus proches terrains de chasse, les terrains des Laurentides, de l'autre les Micmacs, les Maléchites, les Abénakis faisaient des tueries, des coupes réglées de bêtes sur le territoire de la côte sud. Ceux qui n'acceptaient pas les conditions nouvelles d'existence de la bourgade, qui voulaient rester chasseurs à tout prix, durent s'éloigner, et sont allés s'étravaser, se perdre au centre d'autres groupes indiens. C'est ainsi qu'on a vu la population de la Jeune-Lorette décroître assez sensiblement pour autoriser notre grand historien national, M. Garneau, à chanter, en poésie franche, *Le dernier des Hurons*. Écoutons-le en passant. Permettez-moi de faire couler quelques ondes de ce ruisseau au doux murmure sur le gravier de ma prose.

LE DERNIER HURON

Triomphe, destinée ! enfin, ton heure arrive, O peuple, tu ne seras plus.

Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
Quand, soudain, du haut de la montagne,
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers ! levez-vous, couvrez cette cam-
Ombres de mes aïeux ! [page]

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne recueillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui
Et sous lui frémir des os. [passé]
Le sang indien s'embrase en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion ! au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur !

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé,
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé,
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Eh bien ! le *dernier Huron* vit encore, en dépit de la poésie, et la tribu, au lieu de déchoir, s'accroît en nombre comme en valeur. Oui, certes ! il existe de vrais Hurons à Lorette, grâce en soient rendues aux Picard, aux Vincent, aux Sioui, aux Gros-Louis et à plusieurs autres familles qui se font honneur de leur origine et savent la faire respecter. Il n'y a guère encore longtemps, le *grand feu* des nations indigènes du Canada y fut allumé—et autour vinrent s'asseoir des députés de la plupart des races primitives venues de toutes les parties du pays, depuis Gaspé jusqu'au lac Supérieur, pour y fumer le calumet de la paix et y tenir le grand conseil. La cérémonie se passa suivant les rites anciens. On fuma le calumet, on prononça des discours imagés, on dansa les danses d'autrefois, on chanta des chansons célébrant des hauts faits de guerre et de chasse ; des colliers hiéroglyphiques furent savamment interprétés et l'on fit bouillir une chaudière remplie jusqu'aux bords et qui fut mangée jusqu'au fond ; des chefs titulaires et d'autres effectifs furent proclamés, après les exercices et le simulacre des épreuves voulues par les jongleurs ; les reliques, les souvenirs nationaux, comme tomahawks, pierres de hache, flèches, etc., plats en terre cuite ou terrines, calumets et chevelures passèrent à leur tour sous les yeux des guerriers. Plus d'un chef alors sentit couler sur sa joue broncée des larmes brûlantes de regret. Mais lorsque la croix apparut, entourée des dons royaux de Louis XIV, chasubles, reliquaires, tableaux, etc., et qu'un *Te Deum* fut entonné par le missionnaire, les larmes disparurent pour faire place au chant d'allégresse chrétien auquel toutes les voix firent écho. A la fin du festin, on apporta les médailles, les présents, les colliers offerts par les rois d'Angleterre. "Debout ! debout ! races loyales et fidèles, s'écria le grand-chef, honneur et gloire à la reine d'Angleterre !" et le *God save the Queen* fut enlevé avec un enthousiasme indescriptible.

Patrie, religion et loyauté préserveront encore longtemps la tribu huronne d'une absorption complète.

AHATSISTARI !

(A suivre.)

HISTOIRE DE L'ILE-AUX-COUDRES

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT JUSQU'À NOS JOURS, AVEC SES TRADITIONS, SES LÉGENDES, SES COUTUMES

Par M. l'abbé ALEXIS MAILLOUX

Vicaire-Général du Diocèse de Québec.

CHAPITRE ONZIÈME

DES MISSIONNAIRES QUI ONT DESSERVI L'ILE-AUX-COUDRES AVANT L'ANNÉE 1748.

Dès l'établissement de l'Île-aux-Coudres, plusieurs prêtres réguliers ou séculiers durent y faire des missions ; mais il n'existe, dans les archives de la fabrique, aucun document quelconque qui en fasse mention. Les missionnaires qui